

La Permanence

France

Réalisation : Alice Diop

Production et distribution : Athénaïse, 2016

96 min

Dans le dernier mouvement du film, un journaliste venu de Guinée a obtenu le droit d'asile et le statut de réfugié ; le médecin lui dit : « Vous commencez une nouvelle vie [...], vous allez avoir les soucis d'un homme libre. » Une fois le rendez-vous terminé, le patient s'en retourne, pas franchement tout à sa joie. Le voilà sorti d'affaire – le seul dans ce cas au cours de *La Permanence* –, mais sans doute lui faut-il aussi guérir du parcours enduré. Pour ce film, Alice Diop choisit un point d'observation très circonscrit : le cabinet du Docteur Geeraert à la permanence de santé de l'hôpital Avicenne de Bobigny. Ce médecin, voix assurée mais monocorde et fatiguée, propose des consultations sans rendez-vous à jour fixe, durant lesquels défilent des migrants déboussolés et démunis. Le lieu agit comme la chambre d'écho de la profonde souffrance d'individus qui errent entre la rue et les foyers, ainsi que dans les arcanes de l'administration française en quête d'hypothétiques « récépissés » – un mot qui ne cesse de revenir dans les échanges, dont l'opacité ne manque pas de renvoyer à une dimension kafkaïenne. A la mi film, une courte mais intense séquence sans parole fait défiler des visages séparés par des noirs ; Alice Diop donne ainsi, littéralement, une visibilité à ces invisibles désemparés, mais ce segment particulier du film a surtout valeur d'ellipse et signifie le flux ininterrompu de ces naufragés, de même que l'entreprise sisyphéenne du Docteur Geeraert.

Le cabinet de ce médecin lucide à la bienveillance débonnaire est un lieu de soin. Cela passe par la parole, mais celle-ci est malaisée en ce qu'elle passe de l'anglais au français, parfois l'espagnol. Geeraert est par ailleurs toujours accompagné d'une psychiatre, et la présence de ce tiers dans l'échange formule quelque chose de l'extrême dénuement – du langage, mais pas seulement –, innerve les séquences. Parfois il faut parler d'eux en établissant le diagnostic avec la langue médicale, et cela renvoie douloureusement à l'état d'enfance, comme lorsque les parents évoquent à d'autres leur progéniture en leur présence. Le langage est ainsi souvent *pauvre* dans *La Permanence*, mais toujours *parlant*. La mise en scène d'Alice Diop est elle aussi rudimentaire, elle s'attache à se faire le relais de cette parole véhiculant des vies brisées hantées par la perte, plus encore des corps secoués de traumatismes insondables. Il est fort possible que l'on ne retienne aucune parole du film, par contre des états de corps, des regards et des visages s'inscrivent en nous avec force et évidence. La réalisatrice a envisagé son film comme un travail d'humilité et d'effacement où il ne s'agit pas de briller par le cadre, la coupe ou quelque geste cinématographique. Cet effacement est pourtant conjuré lors de la dernière séquence où la psychiatre qui assiste le médecin demande à Alice Diop de poser ses mains sur les épaules d'une jeune femme d'Afrique du Sud en grande souffrance, et ainsi d'entrer dans le champ. Un autre dénuement se fait jour, celui des soignants, et c'est toute les carences et la froideur du monde extérieur qui

semblent s'inviter dans la disposition et la dramaturgie de la scène.

A la fois empathique et distant, le filmage n'est pas guidé par une doxa, par exemple du plan fixe ou d'un axe de cadrage unique ; Alice Diop a d'ailleurs parfois conservé au montage des recadrages qui se cherchent. Le film n'hésite pas à intégrer les aspérités de son tournage, le filmage vise à faire de *La Permanence* une interface, à construire une mise en présence sans que cela soit une prison émotionnelle pour le spectateur. Au contraire le film est un espace ouvert pour ce dernier, invité à investir les séquences, la parole et les corps des patients, mais aussi ceux des thérapeutes. Le cabinet du médecin est bien entendu un lieu de l'intime mais aussi du secret – médical mais aussi de vies lourdes à porter –, ce n'est pourtant pas ce que l'on retient du film. Sa force est de faire résonner la condition de ces êtres en quête d'une autre vie, et se situant précisément dans une non-vie. Le lieu prend une forme allégorique, sas et interstice mais aussi non-lieu qui renvoie aux limbes. Les patients paraissent flotter sans sol sous leurs pieds, leur sol originel s'est dérobé lors de départs précipités et obligés, et aucun autre n'est encore venu s'y substituer. C'est ainsi que même pour ce journaliste de Guinée évoqué au début de cet article, le plus dur est à venir : se réinventer, et renaître. Pour les autres, l'errance terrible se poursuit.

Arnaud Hée

Extrait de Images documentaires n°85/86 (2016)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue